

Sauvons Antigone

Bianca Zagolin

Number 111, Fall 2006

L'Antiquité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14195ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Zagolin, B. (2006). Sauvons Antigone. *Moebius*, (111), 113–117.

BIANCA ZAGOLIN

Sauvons Antigone

La tragédie grecque nous a légué d'inoubliables personnages, des figures terrifiantes, admirables, bouleversantes dont les masques ne cessent de hanter notre inconscient. Agamemnon, Œdipe, monarques ensanglantés ; Oreste et Électre, frère et sœur maudits ; Médée, sorcière vengeresse ; Iphigénie, sacrifiée sans merci à la volonté meurtrière des hommes, et tant d'autres. De cette foule de princes infortunés, marqués par leur inéluctable destin, et qui sont nos ancêtres à tous, une jeune fille se détache, nous fait signe. Celle qui a guidé d'une main ferme son père aveugle semble plus proche, plus humaine, apte à nous prendre aussi par la main pour nous aider à traverser notre époque cynique et minée par le désespoir.

Dressée dans toute sa révolte et son indignation devant son oncle Créon, roi de Thèbes, l'homme politique qui se doit de récompenser les « bons » et de punir les « méchants », elle prononce cette phrase étonnante : « Je suis de ceux qui aiment, non de ceux qui haïssent. » La jeune et fière princesse oppose la loi du pardon à la stricte justice, et opte pour la compassion envers tous ses frères. Si le sort dicté par le mythe continue de faire ses ravages, Antigone affirme sa liberté et se joint aux rebelles des temps modernes.

À peine arrivée aux abords de la vie, elle dévoile à son entourage, et à un public médusé, une déconcertante lucidité face au monde et sa corruption, ses déceptions, son

injustice, son pragmatisme opportuniste comme solution à la vie. C'est qu'Antigone est née sous le signe du malheur et s'y croit destinée, tout comme ceux qui l'ont précédée.

Elle est une fleur rare, aux pétales délicats et à la tige d'acier, qui pousse dans le jardin de l'enfance ; rien ne la fera trembler. Créon est le gardien de l'ordre ; à lui revient la tâche ingrate de faire respecter les lois du royaume. Sa soi-disant raison ne cache que le vide, tandis que sa nièce possède déjà cette sagesse dont le coryphée, à la toute fin de la tragédie, dira qu'elle est la condition essentielle du bonheur. Pour son oncle, Antigone n'est qu'une enfant orgueilleuse. Elle ne quittera son jardin que pour la caverne où elle sera emmurée vivante. Par ce refus des règles absolues et inhumaines, elle est en avance sur son temps. Et ça, Jean Anouilh l'a bien compris, vingt-cinq siècles plus tard, lorsqu'il a emprunté Antigone à Sophocle pour créer une héroïne à la mesure de notre siècle.

Notre époque est lasse de démesure. Elle s'accommode, il est vrai, de la violence technologique informatisée, dont les médias ont essuyé le sang et les larmes avant diffusion, de la violence sans âme des massacres à mobiles idéologiques ou économiques, cette violence qui se répète sans fin sous nos yeux insensibles. La fureur sacrée des héros plus grands que nature nous laisse indifférents : Œdipe est un forcené, Médée une mégère ; ils bénéficieraient sans doute tous deux d'un internement psychiatrique.

Il y a plus. Les grandes figures de l'Antiquité, en particulier celles qui sont nées de la tragédie, font partie à jamais de notre culture occidentale. Elles sont ancrées dans nos concepts les plus fondamentaux, dans nos paramètres analytiques, nos expressions culturelles et, bien sûr, notre langage même. Elles jouent véritablement le rôle de mythes fondateurs. Antigone, elle, peut bien accéder au statut de symbole, mais elle reste avant tout la jeune femme qu'elle est, un personnage de chair et de sang, bien vivant, avec ses pulsions contradictoires qui

nous touchent, fragile et menue au milieu des siens. Acculée à une mort atroce, qu'elle a pourtant cherchée, elle récitera une lancinante complainte où s'expriment un sentiment d'abandon total et la nostalgie de la vie qu'elle n'aura jamais, elle qui aurait tellement voulu connaître l'amour et les joies d'une famille. Chez Sophocle, la tendresse et la fragilité de la justicière indignée restent implicites. Jean Anouilh ira puiser ces trésors cachés dans le personnage et nous donnera cette Antigone émouvante, désormais familière, « la petite maigre » qui doit mourir.

La « jeune fille noire » ne recule devant rien ; sa sœur Ismène est une blonde voluptueuse, mais c'est Antigone qu'on regarde dans la rue. Elle est différente, elle sème l'inquiétude sur son passage. Elle porte déjà dans le regard la vision de sa mort, et pourtant, elle aime la vie. Anouilh insistera sur cet aspect du personnage : Antigone est tendre et sensible ; elle s'émerveille devant l'aube, se trouble en pensant à son fiancé. Et pourtant, ou plutôt justement à cause de cela, elle refuse le bonheur, un bonheur qui serait construit sur le malheur des autres. Cet émerveillement devant la vie rendra sa mort d'autant plus poignante.

Antigone représente le refus de toute compromission, non la défaite du désespoir. Si l'on osait sortir du cercle de la tragédie qui exige sa mort, défiant ainsi mythe et littérature, on pourrait imaginer une autre fin pour la jeune princesse, une fin qui semble encore possible.

Les masques de la tragédie nous fixent de leurs grands yeux vides. Le visage du roi Œdipe est à jamais figé dans un spasme de douleur, ses cris retentissent à travers les siècles. Nous savons ce qu'il a fait, ce qui l'attend : rien ne peut le sauver de son sort. En revanche, la tragédie d'Antigone célèbre la liberté de l'être humain : des forces égales s'y affrontent ; le libre arbitre se mesure à tout ce qui tente de l'écraser, et il suffirait d'un rien pour qu'Antigone choisisse la vie. Après tout, elle aurait pu accéder au trône de Thèbes et instaurer le règne de la justice. On voudrait la sauver...

On me pardonnera ce blasphème littéraire. Je voulais seulement insister sur le fait qu'Antigone, contrairement à son illustre père, figure emblématique de notre culture, n'apparaît pas, aux gens de notre époque, sous des traits immuables. Antigone n'est qu'une toute jeune fille, à la fois innocente et passionnée, brûlante. C'est une écorchée de la vie, mais elle n'est pas qu'une princesse orgueilleuse et intransigeante ; elle reste vulnérable, changeante. De là découle sa beauté toute contemporaine.

Sophocle, pas plus que ses admirateurs, ne croyait aux dieux et à leurs lois inflexibles. Après tout, Antigone est maîtresse de sa révolte, Créon doit son malheur à sa propre erreur. Cependant, en dramaturge de génie, il a su faire vibrer son public au spectacle des tourments que vivent ses personnages tout en les soumettant aux impitoyables rouages de la tragédie. Il faut qu'Antigone meure et qu'elle entraîne les siens dans le sillage de la mort. Mais l'horreur ne l'entache pas : sa mort est presque feutrée – la jeune fille se pend avec un lacet de linon (Anouilh, qui met de la tendresse partout, en fera une ceinture de fils de soie multicolores) « qui lui font comme un collier d'enfant » –, une mort sans effusion de sang, tel un sanglot étouffé. Mais Antigone ne pourrait-elle pas faire rouler la grande pierre et surgir de sa grotte comme un Christ ressuscité pour nous montrer comment assumer la souffrance et la transformer en lumière ?

On reproche à la Grèce antique le dualisme dont héritera l'Occident : Aristote, témoin rationnel de l'univers, qui appréhende le réel à partir de ses perceptions ; Platon qui le définit par rapport à un monde idéal dont l'existence le précéderait. En fait, la Grèce a réconcilié ces visions opposées : que les concepts universels, qui définissent notre humanité, soient la déduction logique de nos observations ou qu'ils naissent de notre intuition, désormais, ils existent, et c'est tout ce qui compte. Apollon, Dionysos : raison, mesure, sagesse lumineuse ; impulsions brutales, passions obscures et, au-delà de la nature et des dieux, le rêve insensé de l'immortalité.

Il y a là un équilibre de la pensée qui s'est manifesté dans cette ineffable beauté de l'art grec, de ses temples et de ses sculptures en particulier. Mais sous cette civilisation d'harmonie et de beauté sereine coule tumultueusement la tragédie. La Grèce souriante de l'époque de Périclès perpétue dans ses tragédies son ancienne barbarie, les mythes sanglants de ses origines. À son apogée d'esprit et de grâce, elle fait une place importante aux passions dévastatrices qui bouillonnent dans le cœur humain. Et ce faisant, elle réconcilie toutes les facettes de la nature et reconnaît ses fautes, les abominations mêmes sur lesquelles elle érige ses monuments. Antigone pressent que seule la chair, bien que corruptible, est source de vie, mais elle ne peut encore s'y résigner...

La tragédie reflète, bien sûr, notre mortalité à laquelle nul ne peut échapper. Dans la tragédie comme dans la vie, rien ne sert de se débattre. Si la noblesse du héros tragique réside dans l'acceptation lucide de cette fatalité, il est pétri d'une imparfaite humanité, audacieuse mais faible, qui ne cesse d'opposer son courage à la douleur et à la futilité de ses gestes, qui refuse de renoncer à l'espoir. En attendant la fin, ne peut-on pas concevoir une Antigone à son tour réconciliée avec l'existence ? Pour que la tendresse gagne et que, malgré le mal, la vie puisse continuer. Il faut imaginer Antigone sauvée de la nuit.